

**VIE ILLUSTRÉE
DE
GARCIA MORENO**

par

CHARLES D'HALLENCOURT



Éditions Saint-Remi

– 2009 –

CHAPITRE VI

DÉSINTÉRESSEMENT DE GARCIA MORENO POUR EMPÊCHER LA GUERRE CIVILE. — DRAME DE RIOBAMBA. — PASSAGE DE L'ESTERO SALADO. — PRISE DE GUAYAQUIL.

En même temps que la guerre étrangère, la guerre civile était imminente ; mais les troupes d'Urbina exilé se réunirent promptement au gouvernement provisoire ; les volontaires de toutes les provinces venaient se ranger sous les ordres de Garcia Moreno dont le nom, le zèle, les talents et l'ardeur animaient partout le courage et le dévouement.

Néanmoins, entre tous ces soldats enrôlés spontanément, la persévérance dans les fatigues de la guerre n'égalait pas le premier élan ; on devait s'attendre aux désertions et bientôt elles se multiplièrent. Garcia Moreno déclara que le déserteur serait considéré comme traître et fusillé ; en peu de jours le mal était arrêté.

Quant aux armes, elles manquaient presque absolument. L'hacienda d'un généreux Équatorien, M. Juan Aguirre, fut transformée en fabrique d'armes ; Garcia Moreno improvisa les ouvriers, les ingénieurs, surveillant les travaux, rectifiant le tir et ne laissant pas une négligence s'introduire dans l'atelier de Chillo.

Par un sublime désintéressement, par un oubli trop rare de sa gloire, Garcia Moreno, tout en préparant la guerre, continuait à tenter d'obtenir une paix honorable. C'est ainsi que, retournant vers Castilla, il lui présentait la proclamation dans laquelle il avait écrit : « Le Pérou n'a pas pris les armes contre l'Équateur, mais contre les misérables qui l'oppriment. » Ces misérables avaient disparu, la guerre devait donc cesser. Castilla, poussé dans ses derniers retranchements, demandait la cession de territoire comme première condition. Garcia Moreno, indigné, se retournait vers Franco et faisait appel à son patriotisme, il le suppliait une dernière fois d'unir leurs forces contre l'invasion étrangère, au lieu de les diviser dans une lutte intérieure ; comme

preuve de sa loyauté, il proposait de se retirer, et de céder à Franco le titre de général ; l'hypocrite feignit d'accepter, mais lorsque Garcia Moreno, qui se doutait du piège, se mit en devoir d'amener ses renforts à Guayaquil, Franco refusa net et n'eut pas honte d'envoyer sur la route de Quito des scélérats armés pour saisir et massacrer le généreux Moreno, idole du peuple entier.

Le grand homme, avare de son temps, avait une manière à lui de voyager ; il savait franchir les pentes, les défilés, gravir les sommets, descendre les précipices par des sentiers inconnus et avec une telle vitesse qu'il défiait à la course les Indiens eux-mêmes. Les assassins ne purent le joindre, et Garcia Moreno arrivait à Riobamba, après avoir visité les troupes de Guaranda, et pour y demeurer quelques jours.

Or les soldats de Riobamba, pour la plupart enrôlés par Urbina et Roblez, avaient été gagnés au parti de Franco et même de Castilla. Tout à coup le commandant Caverro pénètre de nuit dans l'appartement de Garcia Moreno, et le somme de renoncer pour sa part au gouvernement provisoire : « Jamais, » répond avec une laconique fierté le héros ; et aux menaces de Caverro il ajoute vivement : « Assez !... vous pouvez briser ma vie, personne ne brisera ma volonté. »

Alors le capitaine Palacios mit la main sur l'intrépide défenseur de la patrie et le fit conduire en prison jusqu'au lendemain, où il serait fusillé s'il persistait dans son refus.

Garcia Moreno ne perdit pas un instant sa présence d'esprit ; en face de la mort à bref délai, il se rendait compte que ses ennemis étaient assez lâches pour l'assassiner dans la prison. Tout d'abord il se mit à genoux pour faire à Dieu librement le sacrifice de sa vie ; puis il se donna tout entier à la méditation des moyens à prendre pour la sauver s'il était possible.

Les troupes, excitées et mutinées par Caverro, avaient bu et crié avec excès. Profitant du désordre pour obtenir d'arriver jusqu'au prisonnier, le serviteur d'un ami pénétra près de Garcia Moreno, lui fit observer qu'il lui serait facile d'escalader les murs et promit qu'un cheval l'attendrait au dehors pour aider à son évasion.

« — Dites à votre maître, répondit Garcia Moreno, que je le remercie ; mais je sortirai par la porte, non par la fenêtre. »

Peu après, ce qu'il avait prévu arriva, les sentinelles se joignant aux soldats dispersés ne laissaient qu'un garde à la porte de la prison. Garcia Moreno, dans le calme et l'énergie de sa dignité, s'approche du soldat et lui dit d'un ton de maître :

« — A qui as-tu fait serment de fidélité ?

« — Au chef de l'État, répond le gardien.

« — Le chef de l'État, c'est moi ! N'as-tu pas honte de trahir ainsi la patrie ! Tu le sais, ces hommes sont des rebelles et des parjures... Je te ferai grâce si tu veux accomplir ton devoir. »

Quelques minutes après, Garcia Moreno avait recouvré la liberté, rejoint un fidèle général et retrouvé à Talpi quatorze braves décidés à le suivre jusqu'à la mort. Avec eux l'intrépide héros retourne sur Riobamba, où le silence de l'ivresse et la terreur d'une nuit de pillage devaient favoriser son audacieux projet. Plusieurs chefs avaient pris le chemin des montagnes pour soustraire leur butin aux envieux ; la plupart ainsi que Palacios étaient ivres-morts. Garcia Moreno et ses braves s'emparent aisément des officiers ; un conseil de guerre les condamne à mort, et c'est à peine s'ils se réveillent pour recevoir le prêtre qui leur offre son ministère. En peu d'instant, les soldats étaient rentrés dans l'ordre, et Garcia Moreno poursuivit les fuyards qu'il atteignit à Mocha, au milieu de la nuit ; ils furent aussitôt saisis et garrottés au nombre de quatre-vingts, et renvoyés, sous la conduite de cinq braves, dans les prisons de Riobamba ; le reste se dispersa dans les montagnes.

Pendant que Garcia Moreno tentait au prix de mille dangers de relever l'Équateur, Franco, sous prétexte de traiter avec le Pérou, favorisait le débarquement des troupes de Castilla à l'embouchure du Guayas (*qui a donné son nom à Guayaquil*), Garcia Moreno, malgré sa bravoure, comprenait avec ses deux collègues que l'armée, à peine recrutée, encore insuffisamment exercée, ne pouvait repousser les 6,000 hommes de Castilla ; Il songeait à mettre la petite République de l'Équateur sous la protection du pavillon français. « Il ne s'agissait pas, faisait-il remarquer,

d'annexer l'Équateur à la France, pas même d'en faire une colonie ; mais de se couvrir de l'alliance française contre une horde de traîtres et d'étrangers.¹ » La motion examinée fut rejetée comme inefficace, à cause du peu de solidité du gouvernement de la France ; le génie de Garcia Moreno allait la rendre inutile.



« A qui as tu fait serment ? »

¹ Cette proposition fournit plus tard, aux ennemis de Garcia Moreno, une ample matière d'accusations et d'insultes ; comme si le fameux principe de *non-intervention* dans un cas de péril extrême n'était pas un principe sauvage. Nous en avons fait chèrement l'expérience, lorsque dans la guerre de 1870 nous avons été livrés, comme par un juste châtement de Dieu, à nos ennemis, sans qu'un seul allié ait pris notre défense !

Bien résolu d'épuiser tous les moyens de conciliation avant de poursuivre la guerre, « le gouvernement de Quito accepta d'envoyer deux plénipotentiaires à la conférence proposée par Castilla ; mais avec la défense expresse de compromettre en rien l'intégrité du territoire ou l'indépendance de la nation. » A la première nouvelle de cette restriction, Castilla prononça le mot de *duperie*.

Franco s'abandonna avec fureur à sa colère, emprisonna les délégués de Quito, les tint longtemps au secret, puis leur offrit l'aliénation du territoire comme condition pour recouvrer la liberté.

Comme bien l'on pense, tout fut inutile ; ils préféraient la captivité et la mort à la trahison ; et sans l'intervention de l'Angleterre qui exigea pour eux des passeports, peut-être les délégués auraient-ils succombé.

Ils ne quittèrent pas l'Équateur sans protester publiquement et énergiquement, contre le gouvernement tyrannique qui provoquait la guerre civile sous les yeux même de l'envahisseur.

Garcia Moreno, dans une proclamation sublime, joignit sa voix à la leur, et rappela que l'armée dont il prenait la conduite allait défendre « l'honneur, la nationalité, la patrie et l'intégrité du territoire. »

Les troupes de Franco, commandées par le colonel Léon, attendaient dans une position redoutable, sur les hauteurs de Piscurco, les soldats de Guayaquil, lorsque surprises par Garcia Moreno qui dissimulait habilement la marche de ses hommes, elles se trouvèrent enveloppées et délogées par l'impétuosité de l'attaque ; le colonel Léon, poursuivi à outrance par les jeunes recrues dont il fut impossible de modérer l'ardeur, disparut derrière les montagnes.

Alors, profitant de la victoire, Garcia Moreno envoyait une partie de l'armée au devant du commandant Zerda ; le colonel Maldonado attendit qu'il fût engagé dans les plaines, toujours en ce pays entourées de montagnes, pour lancer son infanterie à la baïonnette et achever la déroute à l'aide d'une charge de cavalerie.

De là, Maldonado s'avançait vers Cuença lorsqu'il rencontra le colonel Ayarza marchant vers lui ; mais en apprenant la déroute de Zerda, en voyant le grand nombre des soldats de Maldonado, Ayarza capitula et ses troupes renforçaient avec enthousiasme l'armée de Quito dont elles n'avaient été séparées que par les intrigues et les menaces. La province de Loja désirait aussi abandonner Franco ; Garcia Moreno se rendit à Loja, et sans effusion de sang, par une exonération d'impôts qui favorisait le commerce, il pacifia tous les esprits, et revint à Guaranda pour y préparer le dernier coup contre Franco et Castilla.

Aussi bien la confiance publique honorait Garcia Moreno de tout le mépris dont on accablait Franco ; ce misérable chef venait de signer avec Castilla un traité (25 janvier 1860) par lequel le Pérou s'engageait à soutenir le gouvernement de Franco à Guayaquil, et recevait comme prix de son intervention le territoire en litige.

Un cri d'indignation s'éleva de tous les cœurs honnêtes ; et, pendant que de riches propriétaires offraient leurs biens, les jeunes gens réclamaient des armes et s'enrôlaient volontairement pour la cause de la patrie.

Garcia Moreno, avec le noble scrupule de son grand cœur, craignait encore de n'avoir pas assez sacrifié à la paix ; il écrivit une seconde fois à Franco une lettre sublime dans laquelle il lui proposait « un moyen honorable de terminer les divisions, et d'empêcher une nouvelle effusion de sang au profit du perfide Castilla...

« Comme moyen d'en finir, écrivait-il, je propose pour vous et pour moi l'exil volontaire... La province de Guayaquil adhèrera comme celles de l'intérieur au gouvernement provisoire, et une convention librement élue mettra un terme à nos malheurs... En m'imposant pour le salut de la patrie cet exil volontaire, mon ambition sera pleinement satisfaite. »

« La patrie, disait Garcia Moreno, n'a besoin de personne ; le gouvernement provisoire est au-dessus des intérêts de parti ou d'ambition personnelle... Nous proposons aux membres des deux

gouvernements un éloignement qui soit à tous le témoignage de notre désintéressement ; nous aurons la gloire d'avoir terminé les discordes civiles sans verser le sang de nos frères, et de conserver à la nation des forces si nécessaires à sa défense et à sa sécurité... Nous proposons aux deux gouvernements de nommer conjointement le citoyen intègre, intelligent et impartial qui sera jugé digne du pouvoir suprême. »

Et comme s'il redoutait que les suffrages se réunissent autour de son nom, Garcia Moreno ajoute encore : « Nous demandons en outre l'exclusion des gouvernants actuels, soit pour la présidence, soit pour n'importe quelle charge publique, »

Franco, plus irrité que jamais par l'éclat des démonstrations enthousiastes qui acclamaient partout le 1^{er} mai, anniversaire de la nomination du gouvernement provisoire de Quito, refusa l'intervention des agents diplomatiques et ne craignit pas même de solliciter l'exil de Garcia Moreno.

Castilla, au contraire, moins personnellement intéressé dans la question, se hâtait de renvoyer les troupes qui soutenaient Franco, et ne gardait dans le port que peu de navires pour protéger son ami ou l'embarquer en cas de déroute.

La Providence se chargeait donc de diminuer les forces ennemies, elle envoyait en même temps à Garcia Moreno un secours inattendu. Florès, ayant été sollicité de mettre au service du Pérou contre l'Équateur sa vaillante épée, s'indigna d'une si outrageuse proposition. Il était ambitieux et désirait régner sur son pays, mais la seule pensée de l'opprimer au profit d'une autre puissance le ramena franchement au devoir.

« — Dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez, écrivait-il à Garcia Moreno, je suis heureux de me mettre à vos ordres, si je puis vous être utile.

« — Venez, et soyez notre général, » répondait Garcia Moreno, moins soucieux de sa propre gloire que du salut de la patrie.

Ainsi, le chrétien ne songeait même pas à se réserver l'honneur de terminer la lutte qu'il avait entreprise avec de si grands périls ;

il remerciait Dieu de lui envoyer Florès, au moment précis où sa longue expérience de la guerre devait être d'un si grand secours.

On se décidait aussitôt à prévenir les mouvements de Franco. Les villes de Guayaquil au Sud et de Babahoyo au Nord sont situées en droite ligne sur le fleuve Guayas ; Guaranda occupe sur le même degré environ que Ventanas la gauche de Babahoyo, et Ventanas se trouve à droite de la seule route praticable entre Guaranda et la plaine.

L'armée de Guayaquil devait se diviser en deux corps. Le premier commandé par Franco résolut de se lancer sur Guaranda où se trouvait l'armée de Garcia Moreno ; pendant que le deuxième, sous les ordres du général Léon, se tiendrait à droite de la route à Ventanas, pour attendre de ce côté les soldats de Quito et soutenir Franco au besoin.

Florès et Garcia Moreno voulaient surprendre partout l'ennemi, en évitant les grandes batailles pour ménager leurs forces. Empêcher à tout prix la jonction des deux corps ennemis, leur cacher la marche de l'armée et combattre les généraux l'un après l'autre, tel fut le plan hardi que l'intrépide courage de Garcia Moreno réussit à réaliser.

Tandis qu'une petite partie des troupes descendaient de Guaranda vers Babahoyo par le chemin connu, la véritable armée guidée par les campagnards dont Garcia Moreno était l'idole, arrivait aux portes de la ville par les sentiers de la montagne, au travers des bois, par dessus les torrents et les précipices ; les intrépides montagnards coupaient les lianes et jetaient des arbres sur les torrents pour ouvrir le passage ; les soldats, animés par les paroles ardentes de leur chef, stimulés par son courage, soutinrent vaillamment seize heures de cette marche pénible ; ils attaquèrent Franco à l'improviste, et lorsque ses troupes découragées commençaient à faiblir, Florès ordonna de charger les artilleurs. Après trois heures de combat, le feu de l'ennemi était éteint : plusieurs canons, des armes et munitions de toute espèce, de nombreux prisonniers, l'imprimerie et les salines étaient entre les mains de Garcia Moreno. Franco s'était enfui vers Guayaquil

pour s'y retrancher et s'y défendre à outrance. Restait le général Léon ; par prudence il tenta de redescendre vers Guayaquil, mais Florès lui avait coupé la route et il dut s'engager à travers le pays pour rejoindre Franco.

Sans prendre de repos, l'armée de l'Équateur se dirigeait vers Guayaquil dont on ne put approcher qu'après un mois entier de fatigues inouïes et par des chemins à peine frayés.

La citadelle de Guayaquil est placée du côté de la plaine sur une hauteur réputée imprenable. A gauche le Guayas, à droite l'Estero Salado lui sont deux défenses naturelles très redoutables.

L'*Estero Salado*, sorte de bras de mer et comme l'estuaire du Guayas, est un terrain boueux couvert sur chaque rive d'une végétation luxuriante de mangliers énormes. Au milieu, les eaux se sont ménagé un libre passage d'environ 30 mètres : c'est le *Río Salado*.



Passage de l'Estero Salado.

Traverser l'Estero Salado pour attaquer Guayaquil de ce côté, était une entreprise gigantesque et tellement invraisemblable que

les ennemis ne devaient pas la craindre, pas même y songer. Elle fut résolue par Garcia Moreno, Florès et les soldats intrépides qu'ils commandaient ; non seulement l'infanterie, mais l'artillerie traversera cette triple barrière ; elle ouvrira son feu contre Guayaquil, à la stupéfaction de Franco, et devra vaincre ou mourir, puisqu'il lui faut en avant affronter le feu des batteries ou tomber en reculant dans l'affreux marécage.

Les canons, fortement attachés à des leviers et soutenus par douze hommes, sont hissés par dessus les mangliers et les lianes ; tantôt suspendus à plusieurs mètres au-dessus de la vase, tantôt plongés dans l'eau fangeuse, les soldats n'avancent de quelques pas que lentement et avec mille dangereux efforts. Les uns tirent les affûts, les autres portent les caissons et les munitions sur leurs épaules ; Garcia Moreno s'empare d'un caisson de cinquante kilos et s'élançe en avant ; enfin, « après huit heures d'héroïsme silencieux, » on arrive dans la plaine et dès le lendemain l'assaut doit commencer.

Au cri de *Vive l'Équateur*, l'armée se précipite sur l'avant-garde ; l'attaque est prompte et irrésistible ; mais lorsque l'ennemi eut reçu les premières décharges d'artillerie, stupéfait de l'audace des assaillants qui avaient osé franchir avec des canons le terrible estuaire, il se retirait derrière la colline, et Garcia Moreno était maître de la caserne et du parc d'artillerie.

Les forts continuèrent la défense jusqu'au soir ; alors Florès ordonnait la charge à la baïonnette, pendant que les colonels Salvador et Vintimilla faisaient taire les batteries. A neuf heures du soir, Franco s'embarquait pour le Pérou, laissant vingt-six canons, son armement, les munitions, les soldats et les officiers prisonniers de Garcia Moreno, dont les victoires successives furent acclamées du nord au midi.

Toujours habile à profiter des événements pour animer le patriotisme du peuple, le héros décida que le drapeau de l'Équateur « ayant été porté par un chef indigne, » serait remplacé dès ce jour par le drapeau de la Colombie.

« Nos avantages, avait-il dit, nous les devons principalement au génie guerrier de Florès notre général en chef, nous les devons

aux vertus militaires de nos officiers et soldats, nous les devons surtout à l'intervention du Dieu des armées. »

La prise de Guayaquil ayant eu lieu le 24 mai (1860), fête de Notre-Dame de la Merci, Garcia Moreno décréta : « L'armée de la République sera désormais placée sous la protection spéciale de Notre-Dame de la Merci, pour remercier la Mère du divin Libérateur et pour mériter son assistance dans l'avenir... Chaque année, au retour de ce grand anniversaire, le gouvernement et l'armée assisteront officiellement aux solennités de l'Église. » Lui-même, en signe de gratitude, devait suspendre sa vaillante épée à l'autel de Notre-Dame du Rosaire.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	3
INTRODUCTION	5
APPROBATIONS	6

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER – HISTOIRE DE L'ÉQUATEUR. BOLIVAR LE LIBERTADOR. — SES SUCCESSEURS.....	9
CHAPITRE II – NAISSANCE DE GARCIA MORENO. — SA FAMILLE, SON PAYS..	18
CHAPITRE III – GARCIA MORENO À L'UNIVERSITÉ. — LA FERMETÉ DE SA CONDUITE, SON AMOUR DE LA SCIENCE. — EXPLORATION DU PICHINCHA...	24
CHAPITRE IV – L'AVOCAT VENGEUR DU DROIT CHRÉTIEN. —CHUTE DE FLORÈS — URBINA — GARCIA MORENO À PARIS.....	31

DEUXIÈME PARTIE : LE RÉVÉIL ET LA LUTTE

CHAPITRE V – GARCIA MORENO RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ ET ALCADÉ À QUITO. POLÉMIQUE. — GARCIA MORENO SÉNATEUR. — LE PRÉSIDENT ROBLEZ CONSPIRE AVEC URBINA. — DICTATURE DE FRANCO.....	41
CHAPITRE VI – DÉSINTÉRESSEMENT DE GARCIA MORENO POUR EMPÊCHER LA GUERRE CIVILE. — DRAME DE RIOBAMBA. — PASSAGE DE L'ESTERO SALADO. — PRISE DE GUAYAQUIL	49
CHAPITRE VII – GARCIA MORENO PRÉSIDENT PAR INTÉRIM. —LA QUESTION ÉLECTORALE ET LA CONSTITUTION. — GARCIA MORENO ÉLU PRÉSIDENT À L'UNANIMITÉ. — PREMIÈRES RÉFORMES.	60
CHAPITRE VIII – LE CONCORDAT AVEC LE SAINT-SIÈGE (1864).....	65
CHAPITRE IX – PRÉSIDENTE DE CARRION. — TENTATIVE D'INVASION. — COMBAT DE JAMBELL	76
CHAPITRE X – CHUTE DE CARRION. — ESPINOSA. — TREMBLEMENT DE TERRE D'IBARRA.	86
CHAPITRE XI – GARCIA MORENO SAUVEUR DE LA RÉPUBLIQUE. —LA CONSTITUTION — LE PRÉSIDENT MALGRÉ LUI.	94

TROISIÈME PARTIE : PÉRIODE D'ORGANISATION

CHAPITRE XII – SECONDE PRÉSIDENTENCE DE GARCIA MORENO. — SES VERTUS : FOI, JUSTICE, CHARITÉ, ETC. — MISSIONS DU NAPO	104
CHAPITRE XIII – ROUTES. — ADMINISTRATION. — ARMÉE. — MAGISTRATURE. — INSTRUCTION PUBLIQUE.....	122
CHAPITRE XIV – CARACTÈRE PROPRE DES VERTUS DE GARCIA MORENO — « CE GRAND HOMME ÉTAIT-IL NÉ SAINT ? »	137
CHAPITRE XV – PROTESTATION EN FAVEUR DU POUVOIR TEMPOREL. — CONSÉCRATION DE LA RÉPUBLIQUE AU SACRÉ-CŒUR.	147
CHAPITRE XVI – L'IMMOLATION. — LE TRIOMPHE ÉTERNEL.....	154